

LES CHEVEUX DE LUCRÈCE

ÉTIENNE BARILIER



LES CHEVEUX
DE LUCRÈCE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02895-7

I

Elle fascine, la boucle de cheveux de Lucrèce Borgia, conservée à la Biblioteca Ambrosiana de Milan, dans un véritable ostensor, un reliquaire païen. Pas une simple boucle, non, une longue mèche prolongée en boucle, souple, translucide, élégante, le plus tentateur, le plus doux des serpents. Lucrèce Borgia, fille de pape, et dont la rumeur fit un monstre. Mais la rumeur n'est-elle pas calomnieuse? À l'Ambrosiana le visiteur le moins imaginatif, le plus placide, se sent remué d'une émotion, titillé d'une interrogation : dans cette chevelure, puis-je voir le vice ou la vertu? S'enroule-t-elle à dextre ou à sénestre? Au-dessous de ces cheveux, une tête, un corps, terre nourricière de ces épis d'or. Que ferais-je en face de ces cheveux, de cette

tête, de ce corps ? Saurais-je alors, Lucrece, et de science sûre, ce que tu fus vraiment ?

Un jour, cette mère fascinera deux garçons, deux camarades d'école qui, plus tard, feront la connaissance d'une autre Lucrezia, et chercheront tous les deux à l'atteindre, prétendront tous les deux la comprendre. Deux enfants blonds comme elle, beaux comme elle, âgés de treize ans lors de la sortie scolaire qui leur permit de voir le reliquaire païen.

Les parents de Clément Lucas étaient tous les deux enseignants au lycée français de Florence, c'est-à-dire au Palazzo Venturi Ginori, construit en 1498 par le noble Bernardo Rucellai. Dans ses jardins croisèrent jadis les plus ardents et les plus hauts esprits néoplatoniciens, tandis qu'aujourd'hui s'y tiennent assis des fils et des filles de famille, les yeux fixés sur le miroir de leur téléphone portable, comme Marsile Ficin les avait sur le miroir du ciel.

André et Tiziana Lucas avaient pris leur poste en cette année 1999. André avait épousé une Italienne rencontrée à Florence même, dans les années 1980, lors d'un

séjour linguistique. C'étaient des purs, qui partageaient le même idéal d'éducation, pour les enfants et les adultes. L'homme était un laïc de stricte observance. Tiziana, elle, fréquentait discrètement la messe, et son mari fermait les yeux, chacun pensant que l'autre, sur de fausses prémisses, concluait au vrai Bien.

Un jour, Clément, dans le sublime jardin de récréation, crut un instant que son image dans le miroir s'approchait de lui. Le prénommé Arnaud lui ressemblait étonnamment. Il étudiait dans une classe parallèle. Il était lui aussi de père français et de mère italienne. Ah, ça doit être ça! Très vite, et de souriante autorité, il se déclara protecteur de son nouvel ami, ou déclaré tel, non sans se demander ce qu'il pourrait, en retour, obtenir de lui. Nous étions des frères qui s'ignoraient, tu ne crois pas?

Son père dirigeait une entreprise franco-italienne spécialisée dans les systèmes de sécurité des cartes de crédit. Sa mère travaillait à la promotion des vins d'une grande maison florentine. Hervé et Matilda Dubreuil logeaient dans un somptueux appartement

sur deux étages, avec fenêtres à meneaux, piazza Strozzi, à deux pas du dôme de Brunelleschi. Ce couple n'en était guère un. Matilda, de meilleure extraction que son parvenu de mari, mais désargentée, l'avait donc épousé. Lui, symétriquement, avait choisi Matilda pour se donner une dignité sociale. Hervé fricotait volontiers à la limite de la légalité. Matilda ne l'estimait guère et se méprisait elle-même, fermant cependant les yeux sur ce sentiment désagréable. Le couple avait fait un enfant – Arnaud – un peu par mégarde, un peu parce que c'est bien porté. Comme il en va toujours dans ces cas-là, ils lui donnaient tout sauf l'affection. Le gosse avait appris à se débrouiller dans cette privation dorée.

Ses parents accueillirent Clément comme une amusante mascotte, un étonnant jouet-miroir que leur fils unique s'était trouvé. Matilda caressa les cheveux et la joue de Clément, tout en lui décochant un sourire spécieusement maternel qui le fit rougir. Cinq minutes après, leur troisième whisky terminé, le père et la mère d'Arnaud sortaient, comme presque tous les samedis,

pour une soirée qui, précisa leur fils d'une voix désabusée, mais néanmoins empreinte d'une équivoque fierté, se terminerait sûrement à cinq heures du matin. Car en dépit de leur indifférence réciproque, Hervé et Matilda se rendaient souvent ensemble à des invitations et des fêtes qu'ils estimaient nécessaires au développement efficace de leur vie professionnelle.

Durant des années, Arnaud avait été gardé par des nurses, compétentes et discrètes, qui parfois hochaient la tête au moment de la sortie des patrons. D'ailleurs, l'enfant avait vite fait leur conquête par son charme, ses niches, et surtout ses dons d'imitateur, qui lui vinrent très tôt. Les plus graves d'entre ces femmes ne pouvaient se tenir de rire lorsque, devant elles, il singeait Mike Bongiorno, mais elles-mêmes aussi bien. Quand ses parents recevaient des amis chez eux, leur fils était prié de ne pas quitter l'étage supérieur de l'immense appartement. Dans tous les cas, il restait livré à lui-même. Dès qu'il eut onze ou douze ans, il sut ne pas perdre son temps : il s'installait devant son ordinateur, grâce auquel il faisait des

incursions prolongées, bouche et froc béants, dans des mondes bien intéressants. Il ne se gênait pas non plus pour le faire lorsque ses parents, restés à la maison, le consignaient à l'étage. Un soir, son père, inopinément remonté pour chercher un journal qu'il voulait exhiber à ses invités parce qu'il vantait son entreprise, avait surpris son fils devant l'écran, en pleine contemplation active. Il s'était contenté d'éclater d'un rire salace.

Clément ne savait rien de tout cela, mais il le sentait. Fort mal à l'aise, il n'arrivait pas à boire le cocktail presque sans alcool que lui avait imposé Matilda : Juste une petite goutte, vous êtes des hommes, maintenant, mes garçons. Clément oserait-il rendre à Arnaud la pareille, lui présenter ses trop sages parents, et leur trop modeste appartement situé, lui, via della Scala, la rue même de son lycée, non loin de Santa Maria Novella? Il n'eut pas à se torturer longtemps avec cette question, car Arnaud, les adultes à peine partis, lui déclara d'un ton sans réplique : maintenant, on va voir tes vieux à toi.

Donc, ce même samedi du début de l'été 1999, Clément présentait ses parents à son faux double. Arnaud les connaissait de vue, puisqu'ils enseignaient au lycée. Mais sans plus : ils officiaient dans les grandes classes. Il constata que Clément leur ressemblait, tandis que lui ne ressemblait pas à ses parents. Il faut croire, dit-il sérieusement, que je tiens d'ancêtres inconnus, ou que ma mère s'est trompée sur l'identité de mon père. Ces mots, prononcés à haute voix sur le ton le plus objectif, stupéfièrent Clément, interloquèrent ses parents, qui prirent le parti de n'avoir pas entendu.

Tiziana et André s'empressèrent : il fallait montrer à leur fragile enfant, en toute occasion, qu'il avait *bien fait*. Tu as *bien fait* d'arriver en retard. Tu as *bien fait* de nous présenter ton ami Arnaud. C'est vrai qu'il te ressemble. Cette ressemblance, cependant, ne leur parut pas si flagrante, du moins tant qu'Arnaud ne s'amusa pas, devant eux, à imiter l'allure contrainte de Clément, la manière qu'il avait de se protéger toujours la poitrine de ses bras repliés, son parler murmurant et son sourire inquiet. Alors

Tiziana et André s'exclamèrent avec gêne, tandis que leur cher, leur inimitable, unique enfant rougissait pour la deuxième fois de la journée.

André Lucas, en riant, raconta l'histoire vraie d'un homme qui s'appelait justement Arnaud, Arnaud du Tilh, et qui avait réussi durant des années à se faire passer pour un autre, nommé Martin Guerre; il avait même trompé, durant toutes ces années, la femme de ce Martin, c'était stupéfiant. Et comment l'histoire se termine-t-elle? Oh, dit André, pas très bien pour cet Arnaud. Il a fini par être confondu, donc sévèrement puni. C'était il y a longtemps, au XVI^e siècle. Aujourd'hui, on serait plus regardant sur les pièces d'identité ou les empreintes digitales.

Les parents de Clément eurent bientôt compris qu'il serait vain de chercher à faire la connaissance des parents de ce garçon, qui pourtant le leur proposait. À cette offre, ils répondirent avec une gratitude vague et dilatoire. Nous ne sommes pas du même monde. Mais ils ne voulurent pas, pour autant, décourager leur fils de fréquenter

cet ami : car des amis, il peinait à s'en faire, et tant pis si cet Arnaud n'était peut-être pas le plus recommandable. D'ailleurs, qu'en savait-on? C'était un débrouillard, peut-être enseignerait-il Clément par son exemple.

Et ne pourrait-il pas, le cas échéant, le protéger contre des agressions probables? Premier de classe sans le vouloir ni s'en vanter, et dans une école où l'excellence n'était pas systématiquement suspecte, Clément n'en risquait pas moins de provoquer des réactions négatives, d'autant plus que sa conduite et sa politesse avec les maîtres étaient un peu trop irréprochables. Bien sûr, on le savait fils de profs du lycée, mais justement : on risquait de le trouver traître et fayot. Un Arnaud, à sa place, se serait probablement fait un point d'honneur de contester l'autorité magistrale et parentale. Pourtant, André et Tiziana, sans cesse, répétaient à leur fils qu'il était libre, et surtout : pas différent des autres. Pour un peu, oui, ils auraient souhaité qu'il ramène de mauvaises notes, de conduite

surtout. Ils lui auraient dit, plus que jamais, qu'il avait *bien fait*.

À la rentrée d'automne, ce qui devait arriver arriva (selon les décrets du *clinamen* de Lucrece – nous ne parlons pas ici d'une femme de la Renaissance, peut-être perverse et peut-être pas, mais d'un poète latin). Un certain Matthieu, puissant gaillard, fils de banquiers arrogants, donc arrogant par mimétisme, claironnait que la formation scolaire ne servait à rien, que sa place était déjà chauffée par son paternel, et que de toute manière les profs n'étaient que des valets à notre service. Il reprenait les propos qu'il entendait à table, surtout quand il rapportait des mauvaises notes : le corps enseignant ne sert qu'à ratifier l'élection sociale, à faire accéder les élèves à l'université qui leur est due par droit de fric. Le savoir n'a qu'un devoir : se mettre au service du pouvoir.

Le prénommé Matthieu, un beau jour, trouva que la coupe était pleine, et que cette couille molle de Clément l'agaçait un peu trop. Dès le début, il l'avait nargué, moqué, harcelé, traité de péteux et de fils

de larbins. Un jour que sa victime venait d'être donnée en exemple à la classe par un maître mal inspiré, le tourmenteur franchit un pas supplémentaire dans la provocation. À la sortie, il alla se planter en travers du chemin de Clément qui marchait les yeux baissés, l'arrêta d'une bourrade, le traita de lèche-cul, ajoutant que le prof était un connard, que tous ces profs étaient de sacrés connards, tous, et je n'en excepte aucun, aucun, tu entends? Clément pâlit. Là-dessus, l'autre, pour faire bonne mesure, lui envoya son poing dans l'estomac. Clément devint encore plus pâle, tenta de ne pas montrer sa souffrance, mais ne rendit pas le coup. Belle résistance, ricana Matthieu. On va voir si tu sais te battre. Rendez-vous dans le jardin, derrière l'école. Rendez-vous si tu n'es pas un lâche, évidemment. Demain, sept heures? Tu ne vas tout de même pas rester sans venger tes connards de parents, connard? Oui ou non, connard? Oui, dit Clément. Il faudrait donc se battre, et ses chances de ne pas prendre une raclée étaient nulles.

C'est alors qu'intervint Arnaud. Les deux faux jumeaux se retrouvaient assez régulièrement chez Clément. Ils exploraient ensemble les merveilles de l'ordinateur. Arnaud s'y mouvait avec une aisance manifeste; il en dévoilait bien des secrets techniques. Cependant, après une ou deux tentatives prudentes, il sentit que ce n'était pas une bonne idée, du moins pour le moment, que d'initier Clément aux images fixes ou mouvantes à l'aide desquelles il faisait sa propre éducation. D'ores et déjà, d'ailleurs, il ne s'en contentait pas, de ces images, et commençait d'approcher de vraies filles, non sans succès, comme on pouvait s'y attendre, vu son audace et sa beauté.

Clément avait réussi à taire sa mésaventure à ses parents alarmés par sa mine défaite; toutefois, il ne la cacha pas à Arnaud. Immédiatement, celui-ci se frappa les paumes et déclara qu'il en faisait son affaire. Qu'est-ce que tu veux dire? Sois tranquille : je ne suis peut-être pas le plus fort à la boxe, mais je me débrouille en judo. Je sais faire tomber les plus grands et plus gros que moi. Et les punir quand ils

sont à terre. Clément se montra plus affolé qu'avant : c'est moi que ce type a provoqué ! C'est moi qui dois y aller. Ah bon, tu préfères que ce salopard te casse la figure ? Je veux seulement te rendre service. D'ailleurs, de quoi se plaindrait-il ? S'il ne t'a pas en face de lui, il aura ta doublure ! Une autre fois, là où tu te débrouilles mieux que moi, tu pourras en faire autant. Tôt ou tard, on sera quittes. Il n'y a pas de domaine où je me débrouille mieux que toi, objecta Clément. Si, à l'école. Clément finit par murmurer, d'une voix de condamné à mort : il vaudrait mieux que tu m'apprennes des prises de judo. Bonne idée, quoique ce soit un peu tard. Ça ne s'enseigne pas en une heure. Mais viens, je te montre.

Il se révéla, après quelques tentatives au milieu du salon, que Clément n'était pas doué. Il ne connaissait pas son corps, ne coïncidait pas avec lui. Son esprit seul était adroit. Tout au contraire d'Arnaud, et c'est pourquoi la ressemblance entre eux n'était convaincante que s'ils ne bougeaient pas, ou si le mimétique Arnaud prenait soin de se transformer en Clément. Mon vieux, je

te souhaite bien du plaisir. Tu me raconteras. Ou plutôt non, tu n'auras pas besoin de me raconter. Ta figure, ou ce qu'il en restera, parlera pour toi. Clément pâlit de nouveau. Arnaud secoua la tête devant ce gâchis inutile.

Le futur martyr, donc, avec un courage atone et désespéré, et après plusieurs passages aux toilettes, se dirigea, le soir prévu, à l'heure prévue, vers le champ de bataille, qui n'était autre que le jardin sublime où Marsile Ficin, Pic de La Mirandole et quelques autres, à ce qu'on raconte, échangeaient des propos latins sur la nature de l'Amour et la vocation de l'âme à rejoindre la lumière platonicienne. Mais après tout, Machiavel aussi fréquenta les lieux.

Debout contre une colonne orpheline, il attendit, tordu d'angoisse. De toutes ses forces, il résistait à la tentation de quitter la place. Cinq minutes passèrent. Personne. Et voilà qu'en face de lui s'approchait Arnaud, à peine essoufflé. Je l'ai intercepté. On a réglé ça dans le jardin d'à côté. Mais ! dit Clément. Bon, il ne t'emmerdera plus. Non non, je n'ai pas essayé de me faire

passer pour toi! J'ai seulement vu qu'au début il se posait des questions, dans cette obscurité! Je te jure! Ça m'a aidé à le déstabiliser. J'ai souligné que tu étais mon ami, et que s'il touchait encore à l'un de tes cheveux, ce serait pire la prochaine fois.

Clément frissonnait. Il restait tête baissée, muet. Il vit que la lèvre d'Arnaud saignait : si l'autre s'était vite retrouvé par terre, il avait pourtant eu le temps de donner un sérieux coup de poing. Arnaud saignait donc à la place de Clément : je veux... je dois... Ne tire pas cette tête-là, tu décourages les gens de t'aider. Moi je suis content de m'être fait la main sur un gros con. Si tu y tiens vraiment, tu me revaudras ça un jour ou l'autre. Je sais ce que tu penses, que tu n'oseras plus le regarder dans les yeux, ne t'en fais pas, ce sera lui, le premier, qui n'osera plus te regarder dans les yeux. Tu seras tranquille, je t'assure.

Désormais, Clément ne serait plus jamais tranquille. Le lundi, Matthieu, en effet, ne lui chercha plus noise par des coups, mais lui jeta un regard de mépris infini, écrasant : pauvre sous-merde, sang de navet,

femmelette, couille archimolle, qui délègue son singe, son salopard de complice pour éviter de se faire tabasser. Un dégonflé si minable, une lavette pareille, pas digne de la bouillie qu'il fait dans sa culotte, ça ne s'est jamais vu.

Ce fut seulement le lundi matin que Clément dut essayer ces insultes infectes, d'ailleurs prononcées à voix très basse – l'autre avait peur qu'il rapporte, et quant à lui, il put faire semblant de ne pas entendre. En revanche, le regard humiliant, il le subissait jour après jour. Sans compter que Matthieu, à plusieurs reprises, le suivit dans la rue, l'air menaçant, sans toutefois se risquer à le frapper. Ce procédé suffisait largement à tordre le ventre de Clément.

Arnaud sentait bien que son protégé n'était pas heureux de la tournure des événements. Il le tança : pourquoi n'as-tu pas dit que j'étais intervenu sans que tu me le demandes ? Ça change tout ! Je peux aller le lui expliquer, si tu veux. Clément le supplia de n'en rien faire : Matthieu ne le croirait évidemment pas. Et puis, s'il était vrai qu'Arnaud était intervenu sans en être prié,

c'est qu'il avait pressenti la vérité : que Clément ne tiendrait pas le coup, que Clément serait démoli, ou qu'il fuirait, humilié de toute manière. Par bonheur, le gros arrogant disparut de l'école quelques semaines après cette affaire : ses parents repartaient pour la France.

II

Pour Clément, depuis ce jour, personne ne fut plus attentionné, plus dévoué qu'Arnaud, et sans contrepartie. D'ailleurs, si lui, Arnaud, pouvait se couler en Clément, l'inverse n'était certes pas vrai. La ressemblance des traits, si réelle qu'elle fût, ne suffirait pas pour de vraies entourloupes, comme peuvent en risquer des jumeaux, ou des sosies. Du genre : échanger leur place à l'examen. Exclu, surtout dans le jour cru d'une salle de classe. Mais Clément pourrait tout de même lui rendre service. D'une manière ou d'une autre, tôt ou tard. Vraiment, il l'aimait bien.

Vint alors l'incident Sibylle. Ici encore, ce fut tout à fait spontané. Arnaud suivait son instinct, son envie de se faire plaisir. Heureusement, ce que Clément éprouva pour la

noiraude Sibylle, une fille de sa classe, n'était encore que blquette au regard de ce qu'il éprouverait pour Lucrezia. Un peu comme l'histoire de Roméo : Rosaline avant Juliette. Sibylle, cheveux courts et très noirs, avait une allure d'Italienne, mais venait de Provence dont elle gardait l'accent ; ses parents travaillaient dans la mode. Sa garde-robe s'en ressentait agréablement. Elle était espiègle, frondeuse, coquette, tirait volontiers la langue dès qu'elle se trouvait contrariée, voire sans raison. Clément n'osait s'approcher d'elle, il n'osait croiser son regard, même de loin. Le voyant dans une méditation désespérée et les yeux fixes, Arnaud le cuisina jusqu'à lui arracher, par lambeaux, un secret qu'il n'aurait pas voulu lâcher. Eh bien, je vais lui parler, à cette nana, je serai ton facteur. Comment veux-tu qu'elle s'intéresse à toi si elle ne sait pas que tu t'intéresses à elle ? Clément se récria bien plus violemment que lors de l'affaire Matthieu. Il ne pouvait que remercier Arnaud, mais il le conjura de ne pas intervenir. Arnaud promit.

Pour rien au monde, Clément ne voulait l'emmener dans ses malheureuses poursuites

à distance : au lieu de parler à Sibylle dans la classe ou dans la cour, il se taisait, puis la prenait en chasse, de si loin, d'ailleurs, qu'elle mit du temps à s'en apercevoir. Et maintenant qu'elle savait, ça la faisait rigoler, avec ses copines bien sûr. La montrer à Arnaud? Non, jamais. Pourtant quel bonheur, quel triomphe amer et désolé de pouvoir la faire voir à quelqu'un! Car à l'école, il n'avait guère d'amis. Ce n'était pas qu'on le détestât, mais il n'osait jamais s'approcher, il reculait même, et les autres se décourageaient. Comme Arnaud renouvela sa promesse de ne pas parler à Sibylle, Clément finit par céder à son désir de partager. Ils se retrouvèrent non loin d'elle, sur la piazza Santa Maria Novella, qui jouait avec des copines à se poursuivre mollement autour des buis qui décochent l'entrée de l'hôtel Minerva. Arnaud dit, avec détachement, et des mines d'expert : ouais, pas mal. Pas mal. Tu as tort de ne pas pousser tes avantages. Et c'est dommage que tu refuses mes offres de service. Mais ce qui est dit est dit. Je ne bougerai pas.

Effectivement, il ne bougea pas – du moins en faveur de Clément. Il attendit encore deux semaines, ce qui était fort généreux de sa part. Puis, comme visiblement les affaires de son faux double n’avançaient guère, il s’occupa de ses propres intérêts. Il avait abordé Sibylle en imitant les airs timides et graves de Clément, et jusqu’à sa démarche, jusqu’à sa façon de détourner les yeux comme un vaincu. Elle avait éclaté de rire, l’avait trouvé à son goût; ou plus exactement, elle lui avait trouvé du goût, de la saveur, alors que ce Clément, qui lui ressemblait pourtant, était insipide. Qu’est-ce qu’il a, il est malade, on ne sait pas ce qu’il veut. Oh, répondit Arnaud, c’est un brave type, simplement il est un peu nul en certaines choses. On doit tout faire à sa place. J’ai promis de ne rien dire, mais entre nous il est raide amoureux de toi, et c’est pour ça qu’il s’y prend si mal. Quand on est amoureux de quelqu’un, dit Sibylle, on commence par le faire savoir. On dirait plutôt que je lui fais peur. Ce pauvre Clément, dit Arnaud, il a peur de tout. Qu’est-ce qu’il deviendrait sans moi. Et il raconta

l'histoire de Matthieu, en imitant, là encore, les airs angoissés et contraints de son camarade, effets de sa terreur à la perspective de prendre une raclée. Sibylle rit beaucoup.

Arnaud réussit bien vite à emmener la fille chez lui en l'absence de ses parents. Et là, il lui parut instructif de chercher à copier, grandeur nature et en temps réel, comme on dit depuis que le temps nous échappe trop, certaines situations qu'il avait observées sur l'écran de son ordinateur. Il ne réalisa qu'une esquisse, car Sibylle le déjouait en se tordant de rire. On sonna. C'était Clément. Merde, j'ai complètement oublié. Sibylle demanda si elle devait se cacher, Arnaud répondit : je me débrouille. Il fit entrer Clément. Tu vois, elle est passée chez moi. On discutait.

Clément n'ouvrait pas la bouche. Sibylle, tout en se recoiffant d'une main nerveuse, instinctive et pourtant coquette, annonça qu'elle devait partir. Clément tourna les talons et partit le premier, toujours sans un mot. Le lendemain, Arnaud vint le relancer chez lui, qui le reçut mais restait toujours muet. Alors l'usurpateur multiplia les excuses,

jura ses grands dieux qu'il croyait toute cette histoire finie du côté de Clément : je n'ai jamais parlé de toi, comme je te l'avais promis, et je te jure, je croyais que tu avais renoncé, tu ne m'en disais plus rien.

Tu sais, nous ferions mieux de ne plus nous voir. Qui? Toi et moi? Ne plus nous voir? Tu m'en veux comme ça? Ce que j'ai fait avec ce gros con de Matthieu, tu l'oublies? Non non, je ne l'oublie pas... mais déjà je ne t'avais pas... et puis... À cet instant, la mère de Clément fit son entrée et salua bien chaleureusement Arnaud. Elle ne voulait pas que son fils perde cet ami. Arnaud, sous des prétextes embrouillés quoique bien ficelés, se retira. Clément, en larmes, confia tout à sa maman : l'histoire de Matthieu, celle de Sibylle. Sa mère voyait trop bien à quel point Arnaud n'était pas fait du même bois que son petit. De son point de vue à lui, avoir affronté ce Matthieu pour venger l'honneur de Clément, c'était plutôt généreux, et ce qu'il avait fait avec Sibylle ne tirait pas à conséquence.

Je t'assure qu'il est bien disposé à ton égard, tu ne devrais pas t'en séparer. Tu

verras, il va peu à peu te comprendre, car tu n'es pas toujours facile à saisir, sinon pour ta mère et ton père. Je suis sûre qu'il sentira tes richesses, des richesses dont il aura besoin, tôt ou tard. En attendant, sois indulgent, et même s'il te conduit à faire des bêtises, vas-y, fais-les, ces bêtises, ce sera mieux pour toi. C'est ta mère qui te le dit. Tout ce qui te fait plaisir nous fait plaisir, sache-le. Ne l'oublie jamais. Sois heureux, ne fais rien pour t'empêcher toi-même d'être heureux.

Bien sûr, Clément pleura de plus belle, mais il y gagna le droit de se loger dans les bras de sa mère, qui lui caressa les cheveux comme quand il était petit. Du coup, il se laissa presque persuader qu'en effet Arnaud lui voulait plutôt du bien. Puis ce fut la découverte des cheveux de Lucrece.

III

Tous les élèves du lycée, des plus petits jusqu'aux plus grands, passaient évidemment des heures nombreuses et choisies à visiter les immarcescibles merveilles de Florence. Comme les parents de ces têtes blondes, parfois très blondes, étaient en général riches, donc exigeants en matière d'investissement culturel, on organisait aussi, de temps à autre, des visites hors de Florence, dans les environs immédiats, Prato, Fiesole, parfois jusqu'à Sienne, Pise, voire Bologne ou Milan. Une fois par an, André et Tiziana Lucas, dont les compétences en histoire de l'art étaient peu contestées, emmenaient des classes au château Sforza, visiter une Pietà de Michel-Ange qu'ils tâchaient de ne pas regarder, eux-mêmes, avec trop de dévotion, et dont ils se refusaient à voir

que les élèves la lorgnaient avec un vague étonnement, qui se muait en indifférence lorsqu'ils apprenaient que cette œuvre était inachevée. Ah bon, tout s'explique, ce n'est pas si moderne que ça. On fréquentait aussi, selon les cas, le Brera, ou le Poldi Pezzoli.

L'on n'échappait pas au Duomo, qui plaisait toujours parce qu'il ressemble à un château fantastique de jeu d'ordinateur. Mais ce que visait surtout André Lucas, c'était la Biblioteca Ambrosiana, car ce lieu abritait autant de chefs-d'œuvre picturaux que de trésors scientifiques ; ses murs, en outre, étaient couverts d'inscriptions latines et grecques propres à diffuser dans les âmes et les esprits les pensées les plus hautes, les plus vénérables et les plus édifiantes, bref, de quoi faire bâiller tout enfant normalement constitué. Mais qui ne sème rien ne récolte rien.

André Lucas, avec une naïveté de prosélyte laïque et d'instituteur de la Troisième République, croyait aux vertus du verbe, vertus qui, plus secrètement mais non moins certainement que celles de l'image,

infusent la conscience même si la volonté sommeille. Il suffisait que les yeux des élèves se posent sur ces mirifiques sentences – le *Phèdre* ou le *Phédon* de Platon, Pindare, Cicéron, Sénèque, Ovide, Pétrarque – et le reste viendrait par surcroît. André Lucas, *in petto*, se plaisait d'ailleurs à constater que la plupart de ces inscriptions, apposées à l'initiative d'un prêtre érudit et sévère, le prefetto Galbiati, étaient parfaitement païennes, et que la plus longue d'entre elles, certes chrétienne puisqu'elle provenait de *De Imitatione Christi*, était présentée dans une traduction grecque, comme si l'incorruptible Galbiati n'avait pu se tenir de l'helléniser : donc, et malgré la langue des Évangiles, de la paganiser un brin.

Mais comme on l'imagine, les élèves n'avaient cure de ces inscriptions, qu'elles soient grecques ou latines, païennes ou non. Toutes, elles témoignaient d'une sagesse qui reste incompréhensible aux enfants, fait périr d'ennui les adolescents, et commence d'être, à la rigueur, appréciée dans l'âge mûr, le temps de s'apercevoir, la vieillesse venant, qu'elle est vaine et ne

peut pas grand-chose contre la mort et la décrépitude. Plus la vie devient lourde, plus Sénèque devient léger.

André Lucas laissait à sa femme Tiziana le soin de présenter aux élèves le seul objet qui saurait éveiller leur curiosité à tous, sans exception, et qui donnerait même des idées fixes et folles à certains d'entre eux. André devait se résigner à constater que cet objet n'était pas exactement ce qu'on appelle une œuvre d'art, et que s'il se présentait comme une sorte de blasphème, avec ses airs de relique païenne, ce blasphème était moins garant de laïcité triomphante que de superstition rampante. Mais enfin, elle était là, cette relique, dans l'auguste Ambrosiana. Le prefetto Galbiati s'était fendu lui-même d'une inscription latine pour la commenter, pour la conjurer.

C'était exactement une relique de sainte, sous double protection de verre, et dans un rectangle biseauté, aux bords travaillés comme le cadre d'un miroir de Venise, rectangle posé sur un piédestal plus richement chantourné qu'un chandelier de cathédrale, lui-même fixé sur un double socle de marbre

noir et de marbre vert veiné de blanc. Et voici : une longue mèche de cheveux blond pâle, attachée en boucle à l'une de ses extrémités, en queue-de-cheval à l'autre, mais dont la finesse évoque ces épis de blé impalpables qu'on voit à l'arrière-plan d'une des peintures de la Cappella Baglioni du Pinturicchio. Une mèche de cheveux de Lucrece Borgia. Pinturicchio, précisément, peignit Lucrece elle-même, dans les appartements Borgia du Vatican.

Tiziana dut attendre avant de fournir des explications, et plus encore de traduire l'étrange inscription du prefetto Galbiati : les filles se pressaient contre la vitrine, et comparaient évidemment cette mèche à leurs propres cheveux. Les plus jeunes se lançaient des vannes, les plus âgées échangeaient des compliments perfides. Les garçons allaient jusqu'à s'écraser le nez contre le verre, clignaient de l'œil, grimaçaient, lorgnaient les filles. Il fallait répondre aux questions : comment être sûr que ce sont les siens ? Pourquoi les a-t-elle coupés ? Ou bien les a-t-on coupés à sa mort ? Est-ce qu'elle

est morte sur l'échafaud? Les cheveux, ça ne pourrit jamais?

L'on ne demandait guère qui était au juste cette Lucreèce Borgia, et ce qui lui valait cet honneur bizarre. Tiziana raconta que le poète Byron, passant par là, avait réussi, en soudoyant un gardien, à voler quelques-uns de ces cheveux. Qui ça? Qu'est-ce qu'il en a fait? Il s'est pendu avec? La question venait d'Arnaud, et Clément trouva que c'était une bonne question, mais qui n'était pas posée avec le sérieux requis.

À cette époque, la châsse, qu'on appelle en italien la *teca*, n'existait pas, expliqua Tiziana. C'est pour cela que Byron a pu commettre son larcin. Le reliquaire date du XX^e siècle, témoin l'inscription. On écrit encore en latin au XX^e siècle? Comme vous voyez.

*Theca quam a [anno] MDCCCCXXVIII
Alafr. Ravascus confecit operibus ornavit
Lucretiae Borgiae aragoniae capillos retinet
O inanes cum inani spe o paene exstinctae
Rerum imagines et feminae*

« Coffret qu'en l'année 1928 Alfredo Ravasco fit et orna par son travail. Il contient les cheveux de Lucrece Borgia d'Aragon. Ô vaines, avec un espoir vain, ô presque éteintes, images des choses et de la femme. »

Des choses et de la femme? Je vous demande un peu. Tiziana crut bon d'expliquer ce que cela signifiait : tout est mortel, il est vain d'espérer que les choses durent, et même la femme. Il est vrai que ses cheveux durent plus longtemps que le reste du corps, d'où probablement le « presque éteintes ». Mais Tiziana n'aimait guère ce « des choses et de la femme ». Pourquoi pas de l'homme? Et la femme est-elle une chose? Évidemment les élèves ne comprenaient pas le premier mot de cette sentence issue du cerveau et du cœur, peut-être un peu labyrinthiques, du digne prefetto Galbiati. Clément pas plus que les autres. Mais Clément sentait qu'elle voulait dire quelque chose. Moi, fit Arnaud dans son oreille, le jour où je rencontre une fille avec des cheveux pareils, je ne te dis pas... Clément, lui, ne dit même pas qu'il ne disait pas. Néanmoins il resta face au reliquaire le

plus longtemps possible, et sa mère, qui s'efforçait de ne pas le traiter autrement que les autres, dut finir par lui demander doucement de rejoindre le groupe. Sinon, il se ferait remarquer.

Elle attendit d'être rentrée du voyage pour renseigner son fils sur cette Lucrece Borgia, mais elle ne voulut pas trop en dire, insistant sur le fait que la jeune femme, fille du fameux pape Alexandre VI et sœur du terrible César Borgia, celui qui servit de modèle au *Prince* de Machiavel, valait certainement beaucoup mieux qu'eux. Une victime de son temps comme de sa famille, mariée trois fois pour des motifs politiques; accusée, très certainement à tort, d'actes abominables, elle avait été reconnue presque comme une sainte dans la ville de Ferrare où elle finit sa courte vie en protectrice des arts, de l'Arioste et de Pietro Bembo. Oui, une figure tragique et respectable, hautement.

Quelques jours plus tard, cependant, Arnaud voulut en raconter de bien bonnes à Clément. Au fil des semaines et des mois, il se retenait de moins en moins d'employer